

Mémoires.

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais 12 ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes; mais malgré ma peur, que je cachais du mieux que je pouvais, je n'aurais laissé ma place à personne!

C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.

Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement.

Mr et Mme Blanchard avaient dû quitter la demeure depuis un demi-siècle au moins. Leur fuite ne leur avait rien épargné et la malédiction qui avait frappé ce lieu les avait suivis. Minna racontait qu'on les avait retrouvés morts à la suite d'un mystérieux accident de voiture. Route paisible, de ces lignes droites qui n'étaient bordées de rien si ce n'est de cailloux et de quelques vagabonds autostoppeurs.

Je portais mes yeux au delà de mes pieds et ne parvenais pas à saisir la fin de l'avenue.

J'avançais. Crissements de mes semelles.

L'atmosphère pourtant se voulait presque apaisante. Aux abords des haies, la rosée s'échappait bien vite du sol, promesse d'une journée ensoleillée.

Après tout, au moindre doute, je pouvais tourner les talons, dévaler l'impasse et dix minutes de marche seraient suffisantes pour que je retrouve l'appart, Caro et notre petite.

Je n'avais qu'à aller voir de plus près la bâtisse, constater quel tas de pierres c'était, redonner aux paroles de Minna leur authenticité et demander à mes souvenirs de me lâcher. Mon pas se fit plus ferme et convaincu. Je repensais à la petite, à sa certitude face à tout, des pas encore incertains et pourtant la fougue au regard, les poings serrés, prête à tout pour aller à la conquête du monde. Ce fut un sourire niais au coin des lèvres, un rayon de soleil sur mon front que je fis face au manoir. C'était une bâtisse datant du 18ème siècle. Pierres lourdes et soudées.

Je sautillais et gravis les quelques marches qui me séparaient du perron.

Théâtralement, cérémonieusement presque, je frappai trois grands coups. Mon audace me fit éclater de rire quand une voix me glaça. Caverneuse et lointaine, elle m'invitait à entrer. Impossible, ma mémoire, mon imagination me jouaient des tours. Poussé par ma ferveur d'ado oubliée, je poussais le pan en chêne et la serrure rouillée céda sans grands efforts de ma part.

Une odeur âcre et nauséabonde me saisit, je portai ma main à ma bouche et réprimai ma nausée.

Depuis quand personne n'était-il venu ici?

J'avançais prudemment, peu à peu, mes yeux s'habituaient à l'obscurité. Mon coeur battait la

chamade et l'odeur putride n'était plus du tout désagréable. J'essayai de comprendre pourquoi quand une image traversa mon esprit et me fit l'effet d'une décharge électrique. Agé de dix ans alors, accompagné de mon trio infernal, nous enquêtions à la manière du club des cinq dans une gare désaffectée. Croyant découvrir des cadavres, nous étions descendus dans la cave. Il n'y avait là que de vieux journaux et du matériel inutilisable... pourtant régnait cette même odeur de chair décomposée. J'en avais ensuite parlé à Minna.

« Tu comprendras un jour. » avait-elle dit avec ce sourire énigmatique qu'on lui connaissait si bien. Le même qui, douze années plus tard, errait sur ses lèvres au lendemain de sa mort.

Qu'est-ce que je venais chercher ici?

J'entrai à présent dans la cuisine. Tonnelles au sol, la couleur des tapisseries était défraîchie mais on devinait que le lieu avait été accueillant. Je me surpris à imaginer Caro ici. Caro et moi en train de préparer un bon petit plat du soir. Tomates mozzarella en entrée, des lasagnes ensuite, puis la petite choisirait le dessert. Je voyais presque ses boucles claires sautiller sur ses épaules délicates.

Une petite porte, presque secrète, menait vers une pièce contigüe. Il y avait là une grande table en bois massif, une cuisine gigantesque avec tout son bric à brac. Gisait même au sol un de ces paquets de sucettes d'une marque désormais oubliée, vestige de mon enfance.

Je quittai la pièce, repassai dans la cuisine puis, du couloir, me rendis dans la salle de réception. Aux murs de grands portraits retraçaient les traits de générations passées, d'immenses draps poussiéreux recouvraient les meubles laissés à l'abandon.

Je n'avais maintenant plus l'impression d'être en effraction et cette maison, comme le berceau endort l'enfant, m'apaisait lentement. Avec nonchalance, je gravis les escaliers jusqu'au premier.

C'était le palais du repos. Enfilades de chambres avec leur salle de bain privative. Lits à baldaquin et coussins rebondis.

La dernière attira particulièrement mon attention. Elle était plus étroite que les autres, n'en était pas moins belle. Je m'y sentis tout à mon aise. Poussière, obscurité et effluves putrescentes avaient disparu. Une douce euphorie remontaient de mes pieds à mon coeur et m'envahissait sans que je sache encore d'où venait cette étrange félicité.

J'aurais pu m'asseoir là, ne penser à rien, laisser ce bonheur s'emparer de moi. Mes sens étaient en éveil, en alerte.

L'avaient-ils déjà été à ce point?

On connaît évidemment le bonheur que procurent la musique, la peinture, l'amour même. C'était quelque chose de différent.

J'étais frappé de l'intérieur.

Le premier émoi passé, je voulus analyser les causes de cette jouissance et je m'attardais sur les

détails qui m'entouraient.

La peur me saisit quand je compris enfin de quoi il s'agissait: la disposition des meubles de cette chambre et la pièce elle-même étaient identiques à mon alcôve de bébé.

Je venais de faire un saut dans le temps.

Le seul souvenir que je croyais en garder était une vieille photo. Photo où on m'apercevait en barboteuse dans les bras de ma mère.

Saisir un instant brut, un instant pur.

Elliott n'était maintenant plus maître de lui-même. Et pourtant, il se sentait surhumain ici, au dessus de tout. Ce lieu envahissait sa conscience, et son bonheur, qui longtemps avait sommeillé sans qu'il le sache, s'éveillait lentement.

Automate, il sortit de la chambre, avança lentement dans le couloir pour gagner les escaliers qui donnaient au troisième et dernier étage. L'âme légère mais le corps lourd, il monta les marches péniblement. Une immense pièce pleine de gris l'accueillit. L'odeur rance et putride était présente plus que jamais. Il ne la sentait pas, il ne voyait pas non plus cette couleur irréaliste qu'on ne perçoit que dans les cauchemars, teinte grisâtre, un nuancé de noirs en perpétuel changement, de quoi vous donner le vertige.

Elliott avançait en tendant les bras. Il entendit le rire de Minna, puis celui de sa fille et de sa femme enfin.

Son visage s'éclaira comme celui d'un homme qui trouve la réponse.

Le temps maintenant ne comptait plus. Il pouvait s'arrêter, cela lui était bien égal. Il n'avait, n'aurait plus peur. Et son corps, lentement, lourdement, s'écrasa sur le sol poussiéreux.

Quelques heures plus tard, une femme faisait frire du bacon dans une poêle. Elle mit du pain à griller puis dressa la table du petit-déjeuner. Dix heures déjà. La petite suçait son pouce et la regardait faire depuis le canapé. Elle lui sourit: « Je mets les oeufs à cuire puis on aura le droit ».

Caro revint de la cuisine, attrapa la petite main et toutes deux, à pas de loup, s'engagèrent vers la chambre.

Au seuil de la porte, elles frappèrent et d'une seule voix rauque annoncèrent leur entrée. Surexcitées mais réfrénant leur fou rire voyant qu'Elliott dormait encore, elles s'approchèrent doucement du lit.

Là, n'y tenant plus, la gamine éclata d'un rire clair et le communiqua à sa mère.

Elliott ouvrit des yeux effarés.

« Depuis quand êtes-vous là? ».

Il les serra dans ses bras et, regardant l'heure au réveil, annonça qu'il se lèverait bien plus tôt le lendemain.

« Il me faudra aller faire un petit tour dehors à l'aube. »